



Foi vivante vidéo
sur Youtube

Texte de la vidéo E05

Certitudes et tolérance *Peut-on être à la fois* *convaincu et tolérant ?*

Il faut être tolérant, nous dit-on. La tolérance est l'une des principales valeurs de la République. En tant que chrétiens cela nous concerne au premier chef car lorsque l'on veut critiquer ou discréditer un croyant, un des premiers arguments sera de le traiter d'intolérant. Je suis né dans une famille où tout le monde, à des degrés divers, était opposé à la religion et l'une de mes sœurs, en particulier, dès que je me suis converti et que j'ai fait état de ma foi et de mes convictions, plaçait dès qu'elle le pouvait dans la conversation la ritournelle « Mais toi, tu es intolérant ». J'ai eu beau lui demander de me donner des exemples précis de la façon dont mon intolérance se manifestait, je n'ai rien obtenu. J'étais convaincu que Dieu existait, que Jésus était le fils de Dieu et que la Bible était la Parole révélée de Dieu, j'étais donc intolérant, voilà tout. Je ne vois toujours pas le rapport, mais c'est comme ça. Plus tard, un collègue de travail tenait le même discours. « Sois tolérant », me lançait-il dès que je manifestais un point de vue personnel, même sans rapport avec la religion, dans le domaine professionnel, notamment ; mais son accusation redoublait lorsque je manifestais mes convictions chrétiennes.

Ces situations sont fréquentes ; alors les chrétiens sont amenés à se poser la question : leurs convictions les conduisent-elles à l'intolérance ? Convictions et tolérance sont-elles compatibles ? Faut-il renoncer à la tolérance, ou bien faut-il cacher nos convictions, ou encore faudrait-il devenir moins convaincus pour devenir de meilleurs citoyens ?

Je vous propose, dans un premier temps, de chercher à savoir ce qu'est la tolérance, dans la langue et dans la philosophie. Ensuite, nous examinerons la façon dont se sont articulées convictions et tolérance au cours de l'histoire de la chrétienté fidèle et enfin, nous tâcherons de mieux comprendre les défis qui se posent à nous, ici et maintenant, en matière de tolérance.

I - Qu'est-ce que la tolérance ?

En latin *tolerare* qui signifie « supporter » ; non pas dans le sens sportif de soutenir, mais dans le sens commun de subir avec patience. Le dictionnaire de l'Académie française¹ donne de la tolérance la définition suivante.

Condescendance, indulgence, action de supporter ce qu'on ne peut empêcher ou qu'on croit ne devoir pas empêcher. (...) TOLÉRANCE s'emploie particulièrement en matière de religion et se dit de l'action de supporter des idées, des sentiments différents des nôtres.

En d'autres termes, la tolérance consiste à se résigner à subir ce que l'on ne peut pas combattre. L'Académie semble s'inspirer du philosophe anglais **John Locke**, pour qui la tolérance consiste à « cesser de combattre ce qu'on ne peut changer » ; donc on continue de combattre tant que l'on peut changer les choses.

Chesterton écrit : « La tolérance est la vertu de l'homme sans convictions ». On accepterait les opinions d'autrui car on n'aurait soi-même rien à défendre. Précisons que chez Chesterton, défenseur de la foi catholique, « l'homme sans convictions » est pris en mauvaise part : il ne considère pas comme vertu de ne pas avoir de convictions.

Bossuet aussi donne de la tolérance une définition négative. Quand Bossuet, théologien catholique, prédicateur à la cour de Louis XIV, utilise le mot « tolérance », c'est dans le sens péjoratif de laxisme religieux. Il dit dans le *Sixième avertissement aux protestants* que le catholicisme est « la plus sévère et la moins tolérante des religions ». Dans le même texte il parle des « tolérants, peuple immense dans la Réforme ». Donc, c'est ici un problème de vocabulaire et d'usage.

En revanche, en ce qui concerne le sens actuel de la tolérance, Bossuet utilise plutôt le terme de « bienveillance », à chaque fois attribuée à Dieu. La justice divine est un thème récurrent dans ses sermons. L'homme est trop ignorant pour juger lui-même, et c'est à Dieu que revient cette tâche. De la sorte, il ne faut pas mener de guerre contre ceux qui pensent différemment, le droit de punir revient à Dieu, à la fin des temps.

1 Huitième et dernière édition achevée, 1935. <http://atilf.atilf.fr/academie.htm> (14 février 2018)

Il écrit...

Il a ordonné dans son Évangile que les voies douces et amiables précédassent toujours les voies de rigueur, et que les pécheurs fussent avertis avant que d'être jugés. Ce qu'il a prescrit, il l'a pratiqué, car ayant, comme dit l'apôtre, établi un jour dans lequel il doit juger un monde en équité, il dénonce avant à tous les pécheurs qu'ils fassent une sérieuse pénitence, c'est-à-dire qu'avant que de monter sur son tribunal pour condamner les coupables par une sentence rigoureuse, il parle premièrement dans les chaires, pour les ramener à la droite voie par des avertissements charitables².

En d'autres termes, on ne peut condamner l'ignorance, qui n'est pas un péché, donc évangélisons plutôt que de condamner³.

Ne nous y trompons pas : Bossuet et Chesterton ne nous disent pas qu'il faut être intolérant au sens que l'on donne aujourd'hui à ce mot. C'est simplement les termes qui ont changé de sens au fil des siècles. Bien au contraire, nous sommes frappés de constater avec quelle tolérance, au sens contemporain du terme, le prédicateur de la cour de Louis XIV a prêché le dialogue avec les protestants, et condamné l'inanité de la persécution. Quelle tragédie qu'il n'ait pas été suivi par son illustre auditeur...

Aujourd'hui, la tolérance est prise en bonne part. Elle ne signifie plus « laxisme » mais « ouverture d'esprit ». Dans les cercles politiques, médiatiques et philosophiques convenus, la tolérance est portée au pinacle des valeurs de la République. Dans *Les religions expliquées à ma fille*⁴, le journaliste français **Roger-Pol Droit**, docteur et agrégé normalien de philosophie, écrit ceci...

« Il faut arriver à faire régner la tolérance. Mais ce n'est pas évident dans le domaine des religions, justement parce que chaque religion est persuadée d'être dans le vrai et d'avoir raison (...). La fanatisme, c'est l'attitude d'une personne tellement convaincue de posséder la vérité que son but principal devient d'imposer aux autres ses convictions. Pour le fanatique, ce qu'il croit est absolument certain, totalement vrai. Il va donc chercher à faire triompher ses idées par tous les moyens, y compris par la violence.

2 « Sermon sur la prédication évangélique », 1662. Bossuet cite Actes 17:30-31.

3 Le passage relatif à Bossuet est dû à Mlle Pauline Maret.

4 Roger-Pol Droit, *Les religions expliquées à ma fille*, Éd. du Seuil, Paris, 2000.

Mr Droit ne croit manifestement pas une seule seconde qu'une personne convaincue d'avoir accédé à la vérité pourrait vivre selon ses convictions et même vouloir les diffuser de façon parfaitement paisible. Une personne convaincue deviendrait *ipso facto* un djihadiste ou à peu près. Il ne s'agit pas simplement de dire que *certain*s croyants convaincus dériveraient vers le fanatisme et la violence. En effet, une petite conjonction de coordination dit tout. « Pour le fanatique, ce qu'il croit est absolument certain, totalement vrai. Il va *donc* chercher à faire triompher ses idées par tous les moyens, y compris par la violence ». Un lien de causalité est affirmé ici : la conviction mènerait nécessairement à la violence. Les seuls croyants vertueux et fréquentables seraient ceux qui auraient accepté de relativiser leurs convictions, qui ne verraient plus, dans les dogmes de leur foi, que des symboles. En d'autres termes, les seules théologies socialement inoffensives seraient, selon cet auteur et beaucoup de nos contemporains, les théologies dites « libérales ».

II - La chrétienté fidèle face à l'intolérance, au fil des siècles

C'est un lieu commun que de dire que les chrétiens ont été persécutés tant qu'ils n'étaient pas en position de force politique, mais qu'ils ont été persécuteurs dès lors que le christianisme a été la religion officielle de l'Empire romain. C'est une façon de voir les choses par le petit bout de la lorgnette.

Les chrétiens ont, dès le début de leur histoire, vécu de nombreuses périodes de persécutions dans l'Empire romain. En 311, l'Édit de Sardique, puis en 313 l'Édit de Milan donnèrent aux chrétiens la liberté de culte. En 380 l'empereur Théodose fait du christianisme la religion officielle de l'Empire et en 392 le paganisme est interdit.

La réalité est qu'une certaine forme de christianisme est devenue officielle en 380, le christianisme patriarcal, c'est à dire organisé autour du patriarcat de Rome, qui fait dès lors figure d'instance centrale dans la chrétienté occidentale officielle. Mais de tout temps, des chrétiens, qualifiés d'hérétiques, ont défendu des convictions différentes au péril de leur vie et de leur liberté. Les hérésies furent nombreuses et variées, mais il est particulièrement intéressant de voir quel sort fut réservé aux chrétiens qui défendaient la souveraineté de l'Écriture (c'est à dire la Bible comme seule source de vérité religieuse), la séparation des deux royaumes (c'est à dire la séparation de l'Église et de l'État) et la non-violence.

Moi, en tant qu'évangélique historique, c'est à ces gens-là que je m'intéresse parce qu'ils sont mes prédécesseurs dans la foi. Ils furent plus nombreux que ce que l'on pourrait imaginer. Ces hommes et ces femmes étaient si profondément convaincus de connaître la vérité qu'ils étaient prêts à en mourir. L'étude, même en survol, de l'histoire de l'Église fidèle au fil des siècles est très éclairante pour comprendre le rapport entre le christianisme authentique et la tolérance. En 1554, Sébastien Castellion, réformateur atypique et figure magnifique de l'Histoire du protestantisme, écrivit : « Tuer un homme ce n'est pas défendre une doctrine, c'est tuer un homme. (...) on ne prouve pas sa foi en brûlant un homme mais en se faisant brûler pour elle ».

Les martyrs, d'Étienne à Dorothee de Césarée

Le premier martyr chrétien connu fut Étienne, lapidé par les Judéens, dont l'histoire est relaté dans la Bible, en Actes 7. Dans l'Empire eurent par la suite lieu de nombreuses vagues de persécutions. On pense notamment à la persécution des chrétiens de Rome sous Néron et aux quarante-huit chrétiens, dont Blandine, martyrisés à Lyon en 177. La dernière grande vague de persécutions eut lieu sous Dioclétien, de 303 à 305. La dernière chrétienne entrée dans l'Histoire à avoir été martyrisée avant les Édits de Sardique et de Milan fut Dorothee de Césarée, en 311. La conviction de ces gens les a conduits à endurer les tortures et la mort, pas à persécuter autrui. C'est dans le sang des martyrs que les chrétiens ont, au début de leur histoire, appris ce qu'est l'intolérance : celle des païens romains, qui pourtant n'étaient pas, loin s'en faut, des fondamentalistes religieux.

Les Romains étaient même plutôt des libéraux ! En effet, pour eux toute croyance religieuse était relative. Les peuples conquis étaient libres de prier leurs dieux et de célébrer les rites de leur religion à leur guise, à ceci près qu'ils ont interdit, notamment en Gaule, les sacrifices humains (même si par ailleurs ils se délectaient des combats de gladiateurs et des mises à mort dans les arènes). Les dieux des divers panthéons étaient identifiés sans difficulté aux dieux romains ; nous nous souvenons tous de nos cours de collège, lorsque nous avons appris que le dieu romain Jupiter, c'est Zeus chez les Grecs, Minerve, c'est Athéna, Mercure, c'est Hermès *etc...* La correspondance existait aussi avec les autres paganismes. De plus les Romains n'exigeaient pas que les gens eussent la foi. Il y avait une seule chose avec laquelle ils ne transigeaient pas : il fallait faire des sacrifices sur l'autel de l'empereur, considéré comme une divinité. C'était une question de cohésion politique. À part ça, chacun pouvait vivre sa foi comme bon lui semblait. Les chrétiens refusant de sacrifier à l'empereur, ils étaient persécutés ; eux, gens aux convictions assez profondes pour aller jusqu'au martyre, étaient persécutés par des relativistes...

Le martyre des chrétiens fidèles n'a pas cessé en 311. Il est intéressant de nous pencher quelque peu sur les exemples les plus notables de chrétiens ayant affirmé la force et la vigueur de leur foi au péril de leur vie, face à la chrétienté d'État.

Martin de Tours

Né en 316 à Savaria (aujourd'hui en Hongrie), Martin se convertit pendant son service militaire. Dès lors, il refuse de se battre, préférant servir de bouclier humain face aux Alamans en 364. Il est connu aussi pour avoir donné la moitié de son manteau à un pauvre. Maître spirituel, évêque de Tours, prédicateur inlassable, Martin mourut en 397.

Martin est aujourd'hui un des principaux saints vénérés par l'Église catholique, mais c'est très paradoxal, car en réalité il s'est élevé contre la hiérarchie catholique naissante. En effet, en 385 (le christianisme patriarcal est religion officielle de l'Empire depuis cinq ans), Priscillien, évêque d'Avila, en Espagne, devenu hérétique, et six de ses disciples furent condamnés au bûcher, à Trêves, par l'empereur Maxime, à l'instigation d'Hydace, évêque espagnol fidèle à Rome. Ce fut le premier cas connu d'exécution de chrétiens par des chrétiens (ou prétendus tels) à l'issue d'un procès en hérésie. Martin, de passage à Trêves au moment des faits, fit connaître sa vive indignation à l'évêque de Rome, Sirice. Il obtint la suspension des poursuites contre les disciples de Priscillien. Dès lors, il refusa, au péril de sa vie, de participer aux assemblées épiscopales, pour marquer son désaccord avec leur centralisme, quitte à être suspecté d'hérésie. Comme il s'était interposé entre Romains et Alamans en 364, prêt à mourir pour ne pas verser le sang d'autrui, le voilà, vieillard, dans les douze dernières années de sa vie, préférant la perspective du bûcher plutôt de d'accepter qu'on y envoie les hérétiques. Et tout ça, parce que c'était un homme de foi. Martin fut un modèle de tolérance parce qu'il fut un modèle de conviction.

Pierre de Bruys et les pétrobrussiens

Le Provençal Pierre de Bruys est une figure célèbre de l'évangélisme du début du douzième siècle. En 1117, il se mit à prêcher en itinérance dans le Dauphiné, en Provence et dans le Languedoc. Il est le premier prédicateur chrétien retenu par l'Histoire, au delà de l'époque apostolique, à considérer que le baptême devait être reçu à l'âge de raison, dans une démarche volontaire de conversion personnelle. Il était également opposé à la doctrine de la présence réelle du Christ dans l'Eucharistie, à la prière pour les morts, au sacrement de l'Extrême-Onction. Il menait une vie très pauvre. D'une façon générale, il refusait les doctrines qui n'étaient pas fondées sur les Évangiles. Il serait mort à Saint-Gilles, en Camargue, en 1131, brûlé par la populace. Pierre de Bruys a laissé de nombreux disciples, appelés les Pétrobrussiens, qui à leur tour furent amèrement persécutés pour leurs convictions.

Henri de Lausanne et les henriciens

Ancien moine, Henri prêcha de 1101 à 1148, d'abord au Mans, dans le Maine. Son enseignement était très proche de celui de Pierre de Bruys, qu'il rencontra autour de 1140. Chassé du Mans, Henri se réfugia à Lausanne. Déclaré hérétique par le Concile de Pise en 1135, pourchassé des années durant, menant une vie ascétique, Henri fut finalement, à l'instigation de Bernard de Clairvaux⁵, emprisonné de 1148 à sa mort, survenue à une date qui ne nous est pas connue. Il eût toutefois une carrière exceptionnellement longue, surtout pour l'époque : il prêcha l'Évangile durant quarante-sept ans, bravant la pauvreté, la faim et la violence ; quarante-sept longues années durant lesquelles il connut la persécution, la prison, le danger, la faim et la fuite, pour défendre ses convictions.

Nos ancêtres les vaudois

Les vaudois dont il est question ici ne doivent pas être confondus avec les Vaudois, habitants du canton de Vaud, en Suisse. Ces premiers tirent leur nom de Pierre Valdo, marchand lyonnais né en 1140 et mort en 1217. Vers 1170, il se convertit en entendant une prédication de rue sur la pauvreté de Jésus. Pierre Valdo fonde la communauté des « pauvres de Lyon » et finance la traduction des Évangiles en dialecte lyonnais. Les vaudois épurent peu à peu leur doctrine qui se rapproche de plus en plus de ce que sera le protestantisme.

Les vaudois ont, pour la plupart, rejoint officiellement la Réforme protestante en 1532. Ils ont été amèrement persécutés, avant et pendant la Réforme ; excommuniés en 1184, déclarés hérétiques en 1215, ils furent massacrés dans le Lubéron en 1545. Une fois ralliés à la Réforme, les vaudois, pour la plupart, se réfugièrent dans le Piémont, où beaucoup furent massacrés en 1655. Il fallut attendre 1848 pour que le roi Charles-Albert de Piémont-Sardaigne signe l'Acte d'Émancipation qui fit d'eux des sujets comme les autres. Voilà un peuple qui persévéra dans ses convictions, en dépit des persécutions, durant sept siècles. Certains se sont convertis au catholicisme, d'autres ont perdu la foi, mais un petit reste avait chevillée au corps une foi, une force de conviction si forte qu'ils persévérèrent de génération en génération durant sept siècles.

5 ... (v. 1090-1153), abbé de Clairvaux, réformateur de l'ordre cistercien et grand persécuteur des « hérétiques », notamment les infortunés cathares.

John Wyclif et les lollards

John Wyclif est né vers 1330, sans doute à Hipswell, dans le Yorkshire, en Angleterre. Ce théologien catholique a principalement vécu et enseigné à Oxford. Il prêcha rapidement la suffisance de l'Écriture comme source de la foi et norme de la morale, rejetant donc le Magistère (l'autorité de la hiérarchie romaine) et la Tradition. Il rejetait également la présence réelle du Christ dans les matières de l'Eucharistie, le culte des images, les pèlerinages, le célibat des prêtres et les indulgences. Il traduisit la Bible en anglais. Finalement condamné par Rome en 1384, il meurt de sa belle mort le 31 décembre de cette année-là.

Ces idées continuèrent de se répandre grâce à des prédicateurs itinérants surnommés les lollards, que l'on considère parfois comme les vaudois anglais. En 1395, ils réclamèrent au parlement l'abolition du célibat des prêtres, de la transsubstantiation, des prières pour les morts, du culte des images, de la confession et de plusieurs autres pratiques considérées comme non-bibliques. En 1399 commence une vague de persécutions d'une grande violence. En 1401, un décret les condamne au bûcher. À partir de 1417, ils entrent dans la clandestinité. Les morts furent nombreux. Par la vigueur de leur foi, ils surent affronter la persécution, la souffrance et la mort.

Jean Huss

Le Tchèque Jan Hus (dont le nom peut être francisé en Jean Huss) est né à Husinec, en Bohême, entre 1369 et 1373. Il devient prêtre et prêcha à Prague les mêmes principes évangéliques que ses prédécesseurs. Il traduit la Bible en langue tchèque, qu'il codifie. Il est condamné pour hérésie et brûlé vif à Constance (aujourd'hui dans le territoire allemand de Bade-Wurtemberg), en 1415. Ses convictions fortes l'ont-elles conduit à la haine et à la violence ? Non, elle l'ont conduit à la résistance, au service de Dieu et du prochain et à l'abnégation.

La Réforme

Les idées dites « évangéliques », au sens de la Renaissance, c'est à dire la volonté de réformer la foi chrétienne par un retour à l'Écriture, ont triomphé avec la Réforme. Dans le domaine qui nous intéresse ici, à savoir la tolérance, les trois principaux pôles de la Réforme eurent des attitudes très diverses.

Tout d'abord, **Luther** refusait que l'on persécute qui que ce fut sous prétexte d'hérésie. Il acceptait tout au plus que l'on bannisse les prédicateurs, mais il s'opposait à ce que l'on réprime l'hérésie par le glaive et par le bûcher, ce qui était nouveau à l'époque. En 1525, en pleine Révolte des Paysans, Luther affirme qu'il ne faut pas mettre à mort les prédicateurs schismatiques : « il faut se contenter de les bannir », écrit-il. Les troubles à l'ordre public causés par la secte de Münster, mêlant politique et religion, étaient considérables. Luther écrit aux princes :

Vous ne devez pas empêcher le ministère de la Parole. Qu'on les laisse prêcher hardiment, comme ils peuvent et contre qui ils veulent, car « il faut qu'il y ait des sectes⁶ » et la Parole de Dieu doit entrer en lice et combattre.

En revanche, Luther ne s'oppose pas à la répression des révoltés politiques. Il écrit dans son traité *Contre les paysans meurtriers et pillards...*

Que l'autorité accomplisse son devoir. Partout où le paysan ne veut pas entendre raison, qu'elle saisisse l'épée et qu'elle frappe (...). N'oubliez pas non plus qu'il y a parmi ces paysans un grand nombre d'âmes séduites, entraînées de force. Il faut à tout prix les délivrer et les sauver.

À Genève, sous **Calvin**, ce fut une tout autre chanson. Le bûcher n'était pas épargné aux « hérétiques », dont Michel Servet fut l'exemple le plus emblématique. Les bûchers de Genève sont la tâche la plus noire de l'histoire de la Réforme, mais même du côté calviniste, des personnages ont rayonné non des flammes des bûchers mais de la lumière de la charité, à l'image de Sébastien Castellion, auquel nous faisons référence un peu plus haut.

J'ai moi-même grandi principalement dans le Gard, où le souvenir de la Réforme est vif. On se souvient des résistants huguenots, notamment des prisonnières de la Tour de Constance qui passèrent l'essentiel de leur vie enfermées à Aigues-Mortes pour leur foi, alors que les hommes étaient envoyés aux galères ou à la roue. Il suffisait à ces femmes de prononcer une simple phrase (« Je me réunis », sous-entendu à l'Église catholique) pour se convertir au catholicisme et sortir. La plupart restèrent fidèles jusqu'à la fin, gravant avec leurs ongles dans la margelle du puits leur mot d'ordre : « Résister ».

⁶ « Il faut bien qu'il y ait aussi parmi vous des controverses, afin que ceux qui sont dignes d'approbation soient manifestés parmi vous. » (I Corinthiens 11:19).

En revanche, on m'a longtemps passé sous silence la Michelade, la révolte des protestants nîmois des 29 et le 30 septembre 1567, qui fit de nombreuses victimes chez les catholiques... Il faut préciser, dans le cas de la Michelade comme presque à chaque fois que le sang est versé sous couvert de raisons religieuses, que les vrais motifs furent des motifs de pouvoir politique. Comme l'a écrit Castellion, les vrais croyants sont ceux qui acceptent de souffrir pour leurs convictions. C'est la soif de pouvoir qui conduit à prendre le glaive, fut-ce sous couvert de religion.

Le troisième courant de la Réforme est presque systématiquement oublié par les historiens, car il ne s'est pas appuyé sur les grands de ce monde pour subsister. On le considère souvent avec mépris comme relevant de la « petite histoire » ; et pourtant... Il s'agit de l'anabaptisme pacifique, organisé par **Menno Simons**, qui prêchait la séparation nette entre les deux royaumes (le royaume de Dieu et la cité, en d'autres termes il s'agit de la séparation de l'Église et de l'État) et la plus stricte non-violence. Les anabaptistes pacifiques furent persécutés par les catholiques comme par les autres protestants ; non pas parce qu'ils étaient laxistes, ou parce qu'ils relativisaient leur foi, ou bien par ce que c'était des « libéraux », mais bien au contraire parce que leurs convictions étaient inébranlables.

Les chrétiens persécutés aujourd'hui

Dans l'adolescence, je recevais le bulletin de nouvelles de la *Communauté de secours aux Églises martyrs*, par lequel j'étais informé des souffrances de nos frères et sœurs à travers le monde, en particulier les pays communistes, principalement l'Union soviétique. Aujourd'hui, nous sommes informés par des ONG comme *Portes ouvertes* des persécutions endurées par les chrétiens dans certains pays musulmans, où politique et religion sont intimement liés ; et dans les pays où règne l'athéisme d'État, comme la Corée-du-Nord. Depuis deux mille ans, ça n'a pas cessé : des milliers de chrétiennes et de chrétiens sont persécutés parce qu'ils ne veulent pas renoncer à leur foi, parce qu'ils ne veulent pas la relativiser. On peut en dire autant d'autres religions persécutées. Les chrétiens ne sont pas les seuls à souffrir parce qu'ils restent attachés à leurs convictions. À travers le monde, des millions d'hommes et de femmes prouvent chaque jour que le fait d'avoir des convictions inébranlables ne conduit pas à l'intolérance mais à la persécution.

III - La tolérance et nous

On est donc presque systématiquement accusé d'intolérance si l'on prétend connaître la vérité. C'est donc là un concept à creuser...

La vérité existe-t-elle ?

Tous les êtres humains, d'une façon ou d'une autre, en tout cas toutes les religions, toutes les spiritualités, toutes les philosophies et tous les courants politiques, et même la vaste majorité des individus, cherchent la vérité. Pourquoi ferait-on des reproches à celles et ceux qui affirment l'avoir saisie ?

Quant à nous chrétiens, nous ne croyons pas posséder la vérité, car si nous affirmons l'avoir découverte, nous n'en sommes pas les maîtres. Ce n'est pas nous qui possédons la vérité, c'est la vérité qui nous possède.

Jésus dit « Moi, je suis le chemin, la vérité et la vie. Nul ne vient au Père que par moi⁷ ». La vérité nous possède parce que la vérité, c'est Jésus-Christ et qu'il est notre maître. Si nous sommes chrétiens, telle est notre conviction. Nous n'avons pas à devenir orgueilleux du fait d'avoir été saisis par la vérité. C'est au contraire dans une grande humilité que nous devrions nous poser devant Dieu la question que George Whitefield⁸ se posait : « Pourquoi moi ? ».

Il me semble difficile de valider intellectuellement le raisonnement qui consiste à dire qu'une personne persuadée d'avoir raison dans un domaine particulier serait un fanatique, et de l'accuser d'être *ipso facto* un terroriste en puissance. Soit il s'agit d'un simple mépris de la religion, et dans ce cas vouer de la sorte les croyants aux gémonies n'est pas très... tolérant, ou alors il s'agit du raisonnement plutôt puéril selon lequel, si tu es sûr de quelque chose, tu considères que celui qui ne pense pas comme toi à tort ; et si tu penses qu'autrui a tort, tu es intolérant. Imaginons un seul instant que l'on applique ce genre de raisonnement au domaine scientifique ! On ne va pas bien loin avec ce genre de démarche, et je crains fort que ce soit là l'écueil sur lequel M. Droit a fait naufrage.

7 Jean 14:6

8 Prédicateur méthodiste anglais du dix-huitième siècle

La tentation libérale

L'ultime tragédie des Vaudois, comme celle d'à peu près tous les courants « évangéliques » au sens historique du terme, c'est qu'après avoir persévéré dans la foi des siècles durant, leurs descendants ont, au vingtième siècle, succombé à la théologie libérale. Cela consiste à rejeter les fondements de la foi pour n'y voir plus que des symboles, des réalités relatives qui s'adaptent avec le temps. Le libéralisme a touché tous les courants du protestantisme et plongé des millions de familles chrétiennes dans l'apostasie. Là où l'Inquisition et les bûchers ont échoué, le relativisme de la pensée a réussi. C'est pourquoi nous devons tenir bon dans nos convictions.

Le libéralisme est une manière de rejeter Dieu particulièrement pernicieuse parce qu'il prétend le contraire : il prétend être une forme de christianisme. Le libéralisme reprend le mot de Satan au jardin d'Éden : « Dieu a-t-il réellement dit... ?⁹ » Il donne le droit de croire ce que l'on veut, de vivre selon n'importe quel système de valeurs pourvu que l'on soit de bons citoyens et que l'on continue d'entretenir un corps pastoral qui n'a plus rien à dire, en tout cas pas dans le domaine de la spiritualité et encore moins dans l'annonce du Salut.

Or, le libéralisme, ce n'est pas forcément chez les autres. Il menace aussi les Églises dites évangéliques, dont la vulnérabilité face à toutes les dérives n'est plus à prouver. Le théologien protestant Karl Barth a écrit : « Nous cherchons Dieu ailleurs que dans sa Parole, c'est à dire que nous ne le cherchons plus ». Comme c'est vrai ! Lorsque l'on cherche la volonté de Dieu dans l'intuition, dans la fausse prophétie ou dans le conformisme social, de fait on ne le cherche plus. Dieu est tel qu'il se révèle lui-même, et par conséquent on ne sait qui il est que si l'on sonde sa Parole.

Je disais donc que la tentation est grande de sombrer dans le libéralisme. Plus haut, nous lisons Roger-Pol Droit qui développe l'idée fort répandue qu'un bon croyant, c'est un libéral, donc plus tout à fait un croyant ; un peu comme le général Sheridan qui considérait qu'un bon Indien était un indien mort... et nous savons ce qu'il est advenu des Indiens. La pression est forte et le processus largement engagé. Même dans les milieux qui n'ont pas dérivé vers le pseudo-évangile de la prospérité et l'illuminisme, on entend de plus en plus souvent, du haut du pupitre, des propos de nature à relativiser l'importance de la foi et de la mise en pratique.

9 Genèse 3:1

À titre d'exemple, permettez-moi de raconter une anecdote personnelle. Il y a quelques années, alors que j'étais pasteur depuis environ un an dans une assemblée évangélique, une personne qui péchait régulièrement a prononcé, en chaire et en ma présence, les mots suivants : « Croyez-vous que Dieu se soucie de ce que vous croyez ou de ce que vous faites ? Non, non, non, non. Dieu veut seulement que vous lui fassiez confiance ». Il est clair que dans le contexte évangélique, il y a des sous-entendus dans ce genre de déclaration. Dieu ne se préoccupe pas de ce que nous croyons *en dehors du minimum vital*, ce qui correspond *grosso modo* à la déclaration de foi de l'Alliance évangélique ; ni de ce que nous faisons, *mis à part les Dix Commandements* (et encore, dix...). Du coup, c'est à se demander pourquoi Dieu s'est tracassé à faire en sorte que ses prophètes et ses apôtres passent des siècles à rédiger la Bible alors qu'il aurait pu se contenter de la déclaration de 1847 et huit ou neuf Commandements.

Bien sûr que si, Dieu se soucie que nous approfondissions notre connaissance de sa Révélation et que nous persévérions dans la sanctification. De plus, lorsque l'on enseigne, on ne doit pas faire sous-entendus. On les oublie vite. « Crois ce que tu veux, fais ce que tu veux et contente-toi de t'abandonner à une sorte de somnolence spirituelle qui n'a rien à envier aux concepts *New Age* de développement personnel ». C'est un discours fréquent aujourd'hui chez les évangéliques, et c'est un discours libéral.

Pour terminer l'anecdote, je suis allé voir la personne en question, qui n'était pas du tout désireuse de se former et qui du coup à cessé de prêcher, en tout cas tant que je me suis trouvé dans cette assemblée. Mais ce cas n'est malheureusement pas un cas isolé. Soyons des chrétiens convaincus, ne succombons pas à la tentation libérale, même si c'est ce que la société exige de nous. Nous n'avons pas besoin de devenir des protestants libéraux pour être de bons citoyens !

L'évangélisation

Roger-Pol Droit écrit : « Pour le fanatique, ce qu'il croit est absolument certain, totalement vrai. Il va donc chercher à faire triompher ses idées par tous les moyens, y compris par la violence ». Sans aller jusqu'à la violence, le simple fait de vouloir faire triompher ses idées est considéré comme un élément du fanatisme. L'évangélisation est-elle un *djihad* de la pensée ? un viol de la conscience ? La libre diffusion des idées ne relève-t-elle pourtant pas de la liberté d'expression ? La liberté d'expression ne fait-elle pas partie, au même titre que la tolérance, des valeurs de la République ?

Notre société est très fière, et je le crois, à juste titre, de la déclaration universelle des Droits de l'Homme. Voilà ce que stipule l'article 19.

Tout individu a droit à la liberté d'opinion et d'expression, ce qui implique le droit de ne pas être inquiété pour ses opinions et celui de chercher, de recevoir et de répandre, sans considérations de frontières, les informations et les idées par quelque moyen d'expression que ce soit.

Les Droits de l'Homme assurent donc, notamment, le droit de répandre des opinions et des idées. Il n'est pas dit que les opinions religieuses sont exclues. Ainsi l'évangélisation est un droit fondamental, qui relève des Droits de l'Homme.

Dieu nous demande d'aimer

La tolérance républicaine et laïque, c'est encore peu de choses. Le chrétien doit faire plus que tolérer son prochain au sens du dictionnaire, qui, comme nous l'avons vu, reprend la conception de John Locke. En effet, le chrétien doit-il simplement se résigner à subir patiemment le point de vue de son prochain ? Non, il doit faire bien plus ! Jésus nous donne un tout autre programme, notamment dans le Sermon sur le Montagne¹⁰.

Mais moi, je vous dis : Aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous maudissent, faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous maltraitent et qui vous persécutent. Alors vous serez les enfants* de votre Père qui est dans les cieux, car il fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons, et il fait pleuvoir sur les justes et sur les injustes. En effet, si vous aimez ceux qui vous aiment, quelle récompense aurez-vous ? Les péagers aussi n'en font-ils pas autant ? Et si vous saluez seulement vos frères et sœurs*, que faites-vous d'extraordinaire ? Les païens aussi, eux-mêmes, n'en font-ils pas autant ? Soyez donc parfaits, comme votre Père céleste est parfait¹¹.

10 Le Sermon sur la Montagne se trouve aux chapitre 5 à 7 de l'Évangile selon Matthieu. Il s'agit d'un sommet de la spiritualité universelle. J'encourage le lecteur à le lire, et, si c'est déjà fait, à le relire et à le lire encore !

11 Matthieu 5:44-48

« À quoi ça sert, l'amour ? »

...chantaient Édith Piaf et son mari, Théo Sarapo, en 1962. Pourquoi Dieu nous demande-t-il d'aimer, est qu'est-ce que l'amour à vrai dire ? Ce qui est au cœur de nos convictions, c'est que Dieu est amour. Le Nouveau Testament a été écrit en grec et cette langue recèle de nombreux trésors pour comprendre les paroles de Jésus. Lorsqu'ils ont retranscrit les paroles de Jésus sous la conduite de l'Esprit Saint, les rédacteurs des Évangiles ont pris un grand soin dans le choix des mots utilisés. Il existe en grec ancien plusieurs mots pour dire « aimer ». Le verbe utilisé lorsque Jésus nous demande d'aimer nos semblables, *tous* nos semblables, c'est le verbe *αγαπεω* (agapédô) qui désigne un amour oblatif, qui donne sans rien attendre en retour. Ainsi, nos convictions chrétiennes ne nous demandent pas de nous résigner à supporter les gens qui ne pensent pas comme nous si nous ne pouvons pas faire autrement ! Notre foi, notre conviction profonde est que Dieu nous demande d'aimer nos semblables, y compris nos ennemis, sans rien attendre en retour, de les bénir, de leur faire du bien, de prier pour eux, de les pardonner...

Ainsi, quelqu'un qui se prétendrait chrétien mais qui ne supporterait pas l'existence de gens qui ne pensent pas comme lui n'aurait rien compris à l'éthique chrétienne, au mode de vie que Dieu place devant lui. Si mon voisin n'est pas chrétien (qu'il soit athée, musulman, bouddhiste, adepte du *New Age* ou que sais-je), s'il ne met pas du tout en pratique la morale chrétienne (s'il fraude le fisc, vole à l'étalage, vit dans la débauche sexuelle et en fait la promotion...) et même si c'est un personnage que j'aurais une tendance naturelle à trouver répugnant, un être sale, vulgaire et violent, Dieu ne me demande pas de me résigner à me le coltiner comme voisin sans dire un mot. Si tel collègue de travail ou tel membre de ma famille a des idées politiques qui me semblent dangereuses pour la société et pour mon pays, si mon percepteur me harcèle, Dieu me demande de les aimer, de les bénir, de prier pour eux, de leur faire du bien, sans rien attendre en retour; sans autre motif que nous sommes tous les créatures d'un Dieu d'amour.

Conclusion

Être tolérant, ce n'est pas relativiser nos propres convictions ni renoncer à les diffuser. Être tolérant, c'est renoncer à combattre l'autre, se résigner à ce qu'il vive tranquillement à nos côtés. La tolérance n'est qu'un moindre bien, que la portion congrue d'une vertu plus haute. Or, la vertu la plus haute, c'est l'amour...